

J'avais écrit des paragraphes. Presque deux pages, que j'espérais à la fois spirituelles et empathiques, où je tentais de comprendre comment fonctionnait cet acte dans lequel nous nous engageons tous, lorsque nous décidons de participer au *Don des Mots*, et surtout comment, depuis le noir et blanc de l'écriture, nous parvenions à faire ressurgir les couleurs de la vie. J'y avais ajouté une allusion plus ou moins réussie au fait que nous écrivions tous avec notre cœur et que sans doute, le passage par le rouge flamboyant qui coule dans nos veines et teinte nos émotions expliquait qu'en lisant des textes très divers, nous parvenions à réinventer des mondes et à les illustrer, à utiliser toute la palette à notre disposition pour fondre l'univers de l'écrivain à celui du lecteur.

Je m'étais relu. J'étais satisfait de mon texte. Je trouvais bien que de-ci, de-là, j'exagérais sans doute un peu, que c'était par moments ampoulé et surtout assez creux, mais je me suis dit que l'un dans l'autre, *ça passerait*. C'était bien tourné. Les phrases étaient luxuriantes et étalaient leur vocabulaire comme la nature exhibe ses teintes au printemps. Ça donnait l'illusion de la profondeur. On terminait la lecture en se disant que c'était bien joli, quand même, la littérature. Bref. C'était sautillant. C'était chamarré. C'était tout à fait ce qu'il fallait.

Des conneries.

Deux vraies grandes pages de conneries. De la boursouflure. Du remplissage.

Elles m'ont sauté aux yeux comme des grenades dégoupillées quand je suis rentré le jeudi 12 mars chez moi, après deux conseils de classe éreintants qui s'étaient conclus par l'annonce d'un cas de coronavirus au lycée où j'enseigne, et, par conséquent, de la fermeture immédiate de l'établissement ; et, comme doublant cette décision, par l'allocution du président déclarant qu'à partir de la semaine suivante, nous serions tous confinés pour une durée minimale de quinze jours – mais nous n'étions pas nés de la dernière

pluie, nous savions que nous en prendrions pour un mois, deux peut-être.

Vous avez remarqué comment la vie a changé, brutalement ?

Comme si, d'un seul coup, toutes les couleurs nous avaient été retirées – alors même que le ciel, qui nous déversait de la pluie en continu depuis des mois, se décidait soudain à s'éclaircir, laissant trôner au milieu du bleu un soleil d'abord froid puis de plus en plus estival ? C'est comme si, en rentrant chez nous, nous étions devenus monochromes. Alors, pas au début, bien sûr – nous étions mine de rien heureux de nous retrouver un peu en famille, avec les enfants qui quittaient précipitamment la ville où ils étudiaient. Nous nous redécouvrons. Et puis, nous savions que c'était pour la bonne cause. Nous étions fiers. Nous aidions le personnel soignant qui se démenait et qui tentait de redonner vie et couleur à ceux qui, sans eux, seraient devenus gris. Nous applaudissions aux fenêtres. Nous nous jurions de ne plus jamais oublier de remercier tous ces gens mal payés et mal considérés qui, de fait, font vivre notre société.

N'empêche. Au fur et à mesure des semaines nous avons dépéri. Nos coiffures ont commencé à ressembler à d'infâmes touffes. Nous ne quittons qu'avec difficulté ce jogging qu'on avait acheté quelques années avant en se demandant quand nous allions bien le porter. Nous abandonnions nos bonnes résolutions une à une – oui, nous avons réparé cette attache de volets remplacée depuis des années par un fil, oui, nous avons aussi repeint l'entrée mais le papier peint du salon, non, finalement – nous avons promis que nous nous y mettrions mais, au bout du compte, nous n'avons pas le courage. Ce n'est pas ainsi que nous l'avons formulé, d'ailleurs – nous avons dit, moi, ma femme, mes filles, mes amis, mes voisins, vous tous, nous avons dit « on n'a pas le cœur à ça ».

Nous avons le cœur à autre chose. Le cœur au bord des lèvres. Le cœur à faire des déclarations à tous ceux que nous aimions et à qui nous ne l'avons pas assez expliqué. Le cœur à organiser des apéros Zoom, des apéros What's app, des apéros Face Time. Voir. Du

monde. Des visages. Des corps. Entendre. Des voix. Des rires. Des tirades. Sentir. Non. Sentir, on ne pouvait pas. Ressentir, oui. Ressentir l'attachement. Ce qui nous relie les uns les autres. Ce qui nous tient. Ce qui nous fait tenir.

Et puis il y a eu le discours du premier ministre. Nous avons compris que si la porte était entrebâillée pour le retour des couleurs, elles allaient néanmoins être obligées de marcher sur la pointe des pieds, sans faire de bruit pour ne pas réveiller la deuxième vague, et qu'elles devraient se comporter de façon bien plus discrète qu'auparavant. Nous ne sommes pas sortis de l'auberge. Nous sommes toujours dedans, mais la fenêtre est à l'espagnolette, et nous pouvons rayonner un peu. Beaucoup. Passionnément.

C'est ce que font tous ceux qui ont écrit dans ce recueil – ceux qui ont composé des poèmes, des histoires, des textes inclassables, anté, intra ou post confinement. C'est cette luminosité et ses teintes chaudes que tente aussi de porter le *Don des Mots*, pour aller éclaircir et colorer l'existence de ceux qui souffrent. Avec de l'envie. De la joie. Et avant tout, avec du cœur. Dans cette période étrange, me reviennent les phrases de Nicolas Bouvier dans ses *Chroniques Japonaises*. « Courage, nous sommes tous reliés mais nous oublions de nous en souvenir. ». Ce recueil, écrit par vous et pour vous, est là pour ça.

Prenez bien soin de vous.

JP Blondel